

**Madame Aurélie Filippetti, ministre de la Culture et de la communication,**

**Madame Monika Grütters, ministre de la Culture et des médias,**

Mesdames et messieurs les membres du jury du prix Franz Hessel,

Mesdames et messieurs les membres de la Villa Gillet,

Mesdames et messieurs les membres de la fondation Genshagen,

Mesdames et messieurs mes amis,

Vous tous ici présents,

J'ai ce jour le plaisir et l'honneur de recevoir le prix littéraire franco-allemand Franz Hessel. L'esprit de cette récompense, dans sa double dimension française et allemande, s'incarne dans le nom d'un écrivain, Franz Hessel, dont le parcours et l'oeuvre, faite de fictions, d'essais et de traductions, témoignent de l'effort de créer, malgré les vicissitudes de l'Histoire de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, une passerelle intellectuelle et littéraire entre nos deux pays.

On me distingue aujourd'hui pour *Mélo*, fiction qui prend Paris pour toile de fond.

Autres temps, autres moeurs, il s'agit ici moins d'une flânerie, telle qu'a pu la pratiquer Franz Hessel dans ses livres sur Paris et Berlin pendant l'entre-deux-guerres, que d'une fureur parisienne, ou plutôt de trois fureurs qui éclatent un même jour, le 30 avril 2013.

La première fureur concerne un homme qui va mettre fin à ses jours en se poignardant le coeur dans sa voiture, près d'une fourrière, de l'autre côté du périphérique. Syndicaliste chevronné, il erre dans les rues de la petite ceinture parisienne et cherche l'endroit de sa mort à quelques heures de la fête des Travailleurs, qui est aussi la nuit maléfique de Walpurgis dans les mythologies germaniques et scandinaves. Au terme de cette dérive véhiculaire, il va "porter la main sur soi", pour reprendre l'extraordinaire et terrible expression de l'écrivain autrichien Jean Améry, tandis que la nuit tombe sur la capitale et que la population s'apprête à sortir en cette veille de jour férié caniculaire.

Mon deuxième personnage est un sapeur congolais qui se fait appeler Parfait de Paris et que traverse l'urgence d'être admiré. Conducteur d'une benne à ordures le jour dans les rues du X<sup>e</sup> arrondissement de la capitale, non loin des célèbres passages couverts décrits par Walter Benjamin, il appartient la nuit corps et âme à la SAPE - acronyme désignant la Société des

Ambianceurs et des Personnes Élégantes, forme de dandysme noir né à Brazzaville, au Congo, après la décolonisation. On le suivra tout d'abord au volant de son camion dans les rues du centre de Paris, puis pendant sa transformation en sapeur d'exception pour aller briller à la plus belle soirée de sa vie, celle qui le consacrera homme le plus élégant de sa communauté sans qu'il sache que l'ami qui ne lui répond pas au téléphone vient de se donner la mort.

J'aime la Sape, j'aime les sapeurs, leur baroquisme, leur exubérance, leur dandysme viscéral, leur appropriation d'une esthétique européenne éminemment codée et raffinée, leur aptitude à transcender leur origine sociale dans la célébration du dieu Fringue. J'ai tenté, moi blanc, de dire "je" à la place d'un des leurs, et j'espère avoir laissé entrevoir la magnificence de la parole de ces guerriers de l'élégance, toujours prêts au combat oratoire pour affirmer la supériorité de leur appareil... en toute immodestie. On pourra lire la trajectoire de mon personnage Parfait de Paris comme un auto-portrait de l'artiste en éboueur-sapeur franco-congolais, je le revendique.

Le troisième et dernier personnage de ce tableau parisien est une jeune française d'origine chinoise, Barbara, qui étudie le commerce dans une grande école et l'expérimente sur les Grands Boulevards, où elle vend aux touristes, juchée sur ses rollers skate, des briquets érotiques et autres babioles low cost. Entrepreneuse naïve, elle est traversée par une autre fureur : l'appât du gain qui semble illimité dans la ville immense, sans assignation territoriale. En plein coeur du quartier des théâtres populaires, elle pratique un autre théâtre, plus cruel, plus discret, celui de la vente directe, nomade et tout-terrain. Jusqu'à l'épuisement volontaire de sa force de travail.

Pulsion de mort en proche banlieue, pulsion exhibitionniste pour la reconnaissance "esthétique" de soi, pulsion vénale sur les Grands Boulevards, lieu de diffusion historique des mélodrames au XIX<sup>e</sup> siècle... pour parodier le slogan du Paris-Saint-Germain, le club de football de la capitale, « ici, c'est vraiment Paris ». Du moins le mien, du moins celui que je vois et aime, dans les interstices d'une ville dite immobile mais toujours en mouvement.

**Je tiens à remercier pour l'obtention de ce prix, mais est-il besoin de le préciser, les membres du jury du prix Franz Hessel, la Villa Gillet et la fondation Genshagen.**

Je remercie mes éditeurs Jeanne Guyon et Yves Pagès pour la confiance et la liberté qu'ils m'ont toujours accordées.

**Es freut mich auch sehr meinen deutschen Kollegen Jonas Lüscher heute kennenzulernen, dessen Prosa ich am schnellsten entdecken will.**

**Je suis également très heureux de rencontrer ce jour mon confrère allemand Jonas Lüscher dont je vais très bientôt découvrir la prose.**

**Zuletzt möchte ich diesen Preis zum Gedenken an meinen Freund Heiner Kendziersky widmen.**

J'aimerais, en dernier lieu, dédier ce prix à la mémoire de mon ami Heiner Kendziersky.

Frédéric Ciriez